

MAXI VIVA

HORS SÉRIE

MARS 2003



UN CERTAIN REGARD

MAXI VIVA



SOMMAIRE

UN CERTAIN REGARD	4
L'HÔTEL DE VILLE, TEMPLE LAÏC, DIALOGUE ENTRE L'ORGUE ET L'AMOUR	5
LE PALAIS DU TRAVAIL, LE THÉÂTRE NATIONAL POPULAIRE, LA PISCINE, UNE VOLONTÉ	6
LA PLACE LAZARE GOUJON, CAUSE ET PAUSE	7
LA MAISON DU LIVRE, UN ENDROIT PARTICULIER	8
LA SALLE RAPHAËL DE BARROS ET L'ASTROBALLE, HISTOIRE DE REBONDS	9
L'ÉGLISE ST ATHANASE, L'ÉGLISE TOUT SIMPLEMENT	10
L'ÉGLISE DE LA SAINTE FAMILLE, LE CŒUR DES ITALIENS	11
L'USINE HYDROÉLECTRIQUE, LA LUMIÈRE TRÈS CLAIRE	12
LES JARDINS OUVRIERS, LE JARDIN DES TOUT PETITS, LE JARDIN DES MILLES COULEURS, SI FAMILIERS	13
LES CIMETIÈRES, L'ANCIEN ET LE NOUVEAU, LE CŒUR DES FAMILLES	14
LA NÉCROPOLE DE LA DOUA, VERTIGE DE LA GUERRE	15
LE LYCÉE FRÉDÉRIC FAÏS, LIGNES DE VIES	16
L'ÉCOLE A. PERRIN, L'ÉCOLE A. FRANCE, SANS QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES	17
CARTE, COMMENT VOUS SITUER	18/19
LE STUDIO 24, DOUBLE JEU, LE CINÉMA LE ZOLA, LE SURVIVANT	20
LA GARE DE L'EST, TOUJOURS D'ACTUALITÉ	21
LA MAISON BERTY ALBRECHT, L'HÔTEL DES POSTES, À PLUS D'UN TITRE	22
LES ARCHIVES CRÉDIT LYONNAIS, QUE DE MÉMOIRES...	23
L'INSTITUT D'ART CONTEMPORAIN, LE TOTEM DE ROUGEMONT, DES REPÈRES DANS LA VILLE	24
LA FRESQUE DES CHARPENTES, LEVÉE DE RIDEAU	25
L'IMMEUBLE DU SEPTEN, EFFET DE SERRE, LE FRONTON DE L'HORMAT, UN VESTIGE	26
LE PARC JEAN MONNET, LA FONTAINE DES GÉANTS, LES "PORTES" DE L'HIPPODROME, LIBRES À L'IMAGINATION	27
LE PARC NATUREL DE LA FEYSSINE, LE BOL D'AIR	28/29
LE TERRAIN DES SŒURS, UN PROJET POUR DEMAIN, LA CROIX DU LUIZET, UNE SORTIE DE MIRACLE	30
LE GIRATOIRE DE PATRICK RAYNAUD, IL TOURNE LES TÊTES	31
LE PARC DU CENTRE, LA TRACE INDUSTRIELLE	32
LES GRATTE-CIEL, LE RÊVE D'UNE ÉLÉVATION SOCIALE	34/35



Nous remercions tout particulièrement le service municipal des archives et sa responsable Dominique Gard, les conseils de quartier et toutes les personnes qui ont bien voulu apporter leur témoignage, sur ces lieux qui leur sont familiers.

photo sommaire : Marcelle Vallet
(fonds bibliothèque municipale de Lyon)

photo en dernière page :
les puits captants, aussi un patrimoine

Un certain regard

Pas un inventaire, encore moins une liste officielle du patrimoine. Ce numéro hors-série de Viva est plutôt une balade à travers les quartiers, un fil à suivre sur une ville dont l'essor date de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e. Même si la Villa Urbana revendique sa trace cinquante ans avant Jésus Christ, elle a affirmé son identité en plantant ses Gratte-ciel dans les années 30, dressant ce centre-ville contre toute tentation et tentative d'annexion par la ville centre, sa voisine. Cœur contre cœur, et parfois dents pour dents, Villeurbanne va se payer les audaces d'une ville sans bourgeoisie, sans conservatisme. Des audaces architecturales, aux affirmations d'une culture et d'un art en avant-garde, d'avancées sociales en affirmations politiques, Villeurbanne en Dauphiné, allait souvent se payer la part du lion. Parfois construite de bric et de broc, faite d'une architecture "sans façons", comme le rappelle l'architecte Christian Drevet, toujours fier de son histoire ouvrière, elle a aujourd'hui ce charme de la différence. "Tous venus d'ailleurs, et tous devenus d'ici" n'est pas un slogan, une formule, c'est un air mi-frondeur, mi-séducteur que Villeurbanne aime se donner. Une mèche rebelle sur un front populaire, soixante ans après l'inauguration de son hôtel de ville. Une ville en mouvement, avec ses nouvelles fêtes, ses projets d'aménagements, sa volonté éducative et toujours novatrice pour révéler son patrimoine ; en mouvement, pour s'engager sur les sentiers de la mémoire. Une ville faite de bâtiments, de places, de rues, de maisons, et de coins de nature mis entre parenthèses du temps qui passe. Mais aussi et surtout, une ville pleine d'humanité. Une ville construite, habitée, modelée, par des hommes et des femmes dont on retrouve les paroles à travers ces pages. Témoins de leur temps, ils ont tous quelque chose à dire sur des lieux familiers. Ils ont un regard particulier, leur regard, qui n'est pas celui de tout le monde. Certains de ces lieux, de ces sites sont incontournables, vastes projets-phare par leur architecture, d'autres moins visibles, plus modestes, participent aussi à l'histoire de la ville. Tous remarquables, au sens qu'ils méritent d'être remarqués. La vision proposée est partielle... et partielle. Elle est l'expression d'un regard, posé à un moment donné sur une ville, en 2003.

Un certain regard.

Jean-Paul Bret
maire de Villeurbanne





L'hôtel de ville: un temple laïc, toujours d'actualité

Le projet de l'architecte lyonnais Robert Giroud a été choisi, en 1930, parmi une douzaine d'études, pour son esthétique de "temple laïc" et son beffroi de 65 m, qui devait donner, selon le maire Lazare Goujon, une "*impression de solidité et de grandeur mais sans faste inutile*".

De tendance italienne, voire mussolinienne, la mairie se voit de loin ! Les grandes dimensions des accès et des halls centraux ne visaient pas seulement à impressionner mais aussi à accueillir. Elles étaient censées caractériser une gestion transparente par opposition à une administration de "couloirs". Quant au beffroi, il a été le signal et le symbole de la volonté d'indépendance de Villeurbanne. Jean Fleury, ingénieur des services techniques de la ville, le décrivait ainsi en 1934 : "*cette pure verticale exempte de saillies exprime la volonté inflexible de réaliser de la municipalité*". L'hôtel de ville a été inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques, en mars 1991, pour les façades, les toitures, l'escalier central, les halls et couloirs du 1^{er} et 2^e étage, la salle des mariages et la cheminée monumentale de la salle des commissions.



L'amour sait attendre



L'orgue de salon accompagne les mariages depuis 1934

LES GRANDS TÉMOINS

L'orgue et "l'amour": dialogue entre voisins

La sculpture, "devant l'amour", à l'orgue : "Joue plus fort, les deux mariés ne nous ont même pas repérés ! Leurs oreilles sont sur "off" et leurs yeux balayaient le décor, se demandant presque quel est ce lieu. Il faudrait leur dire que la salle des mariages est l'une des rares en France à bénéficier de la présence d'un orgue. Oui un vrai. Quant à moi, sculpture immobile et silencieuse, personne ne me salue. Même pas un regard complice. Tout juste l'affleurement d'un bout de bras fatigué, un coude un peu trop pointu qui vient s'appuyer de temps à autre. Les mariés, un jour, me laisseront de marbre... Et là, il faudra me changer de place !"

L'orgue sans barbarie

Un orgue dans une mairie, c'est une vraie rareté ! Cet orgue de salon accompagne les mariages depuis 1934, grâce au maire Lazare Goujon qui souhaitait leur donner un peu plus de solennité...

Palais du travail-théâtre : même combat !

Le Palais du Travail est le premier élément construit du grand projet de création d'un nouveau quartier à l'initiative du maire Lazare Goujon ; sa première pierre est posée en grande pompe par Albert Thomas le 20 mai 1928.

Il présente l'originalité d'être le résultat d'une souscription lancée par la Fondation du Palais du travail réunissant entreprises, associations professionnelles et syndicats.

Il s'agissait d'abord d'offrir salles de réunions et hébergement à ces instances professionnelles et aussi de transférer l'Office Municipal d'Hygiène Sociale, fer de lance du maire-médecin acquis aux idées hygiénistes et modernistes de l'époque.

L'aile est sortie de terre en 1931, et abritera l'ancien bureau d'hygiène, offrant une grande

salle de conférences et une programmation de conférences une fois par semaine sur les grands "fléaux sociaux et leurs dangers sur la santé" par des professeurs de la faculté de médecine de Lyon.

Le bâtiment central aujourd'hui occupé par le théâtre et l'aile ouest seront inaugurés peu avant les Gratte-ciel en 1934.

L'architecte, choisi par concours présidé par Tony Garnier, est Môrce Leroux qui fera là ses preuves, avant d'être élu pour le projet des Gratte-ciel.

Un bar-brasserie fonctionnera au rez-de-chaussée de la partie centrale entre 1934 et 1938. Il deviendra "Restaurant de la Légion" pour la Légion Française des Combattants entre 1942 et 1944, tandis que la place est rebaptisée "Place Maréchal Pétain", puis "restaurant social" du Comité des œuvres de guerre de l'hôtel de ville de Lyon entre 1944 et 1945.

Une salle des fêtes sera louée aux directeurs successifs du Théâtre : Louis Camerlo de 1938 à 1949 et Léo Lempers de 1949 à 1952 ; puis cette salle sera louée à la Radio-Télévision Française de 1953 à 1963.

Autre originalité, une piscine en sous-sol, à la pointe de la modernité en 1934, est toujours utilisée.

Fernand Joly, 82 ans retraité de la société Gerflex : au cœur de la vie militante

"Je viens ici tous les jours depuis 22 ans et je connais le lieu depuis 45-46... j'ai tous mes copains ! Il y avait ici une animation énorme : le Palais du travail était proche des usines et des sociétés importantes. Les ouvriers de Bally, du fil Dynamo, de Gillet, du velours, venaient à pied et souvent... Il y avait les réunions, les discussions, les arbres de Noël et les séances de cinéma pour les gones. Le dimanche, dans la salle du haut. A part ça, côté décor, ça n'a pas bougé : il y a les habitudes et les habitués".



Monsieur Joly, une mémoire ouvrière



Kelly et Jennifer, lieu de bavardage



André Thöni, Gérard Michalet,
Laurent Malleval, sans décorum



Monsieur Schoendorff et son cigare



Marc Leclerc, une place au soleil



Sous le Palais du travail, creusée dans
les sous-sols, se trouve... une piscine.

Le Théâtre Municipal ouvre le 13 avril 1934 avec une pièce de Rostand "Les marchands de canon".

De 1934 à 1957, le théâtre se spécialise dans la production d'opérettes, jusqu'au recrutement de Roger Planchon en 1957, qui crée alors le Théâtre de la Cité. En 1972, il obtient le label national pour son théâtre qui devient l'actuel TNP.

Des co-directeurs artistiques se succèdent : Patrice Chéreau de 1972 à 1982, Georges Lavaudant de 1986 à 1996, jusqu'au départ récent de Roger Planchon. Aujourd'hui scène ouverte à Christian Schareti.

Gérard Michalet, 54 ans, responsable de l'atelier de décor du TNP : le grand frisson

"Le TNP représente beaucoup pour moi, et depuis longtemps. Mes premiers abonnements datent de 68, en tant que spectateur... Je travaille au TNP, depuis deux ans et demi. C'est un peu comme une récompense dans mon parcours. Le TNP est imprégné de Villeurbanne et vice-versa. Il y a un esprit très fort... marqué par la simplicité, l'engagement. Aujourd'hui, cet outil qui a beaucoup fonctionné a besoin de transformations. Il a besoin de repartir".

Max Schoendorff, directeur de l'Urdla, centre international de l'estampe et du livre : le théâtre et la cité

"Le Palais du travail, j'ai peu à dire, si ce n'est que je suis pour la libération complète de ce bâtiment en faveur du TNP... Il y a longtemps que le théâtre devrait bénéficier de tout l'espace ! Et dans la foulée, on devrait même lui redonner son nom d'origine : Théâtre de la cité. Appellation qui conviendrait mieux que le terme Théâtre National Populaire qui est une vieille concession !"

Marc Leclerc,

50 ans, restaurateur : place pour place!

Quand on a un espace comme ça, avec un ensoleillement pareil, avec le TNP et la mairie, quand on a les Gratte-ciel autour, avec cette architecture, il faut une place qui tienne la route ! Il nous faut une place qui soit à la hauteur du centre-ville de Villeurbanne...

Kelly et Jennifer,

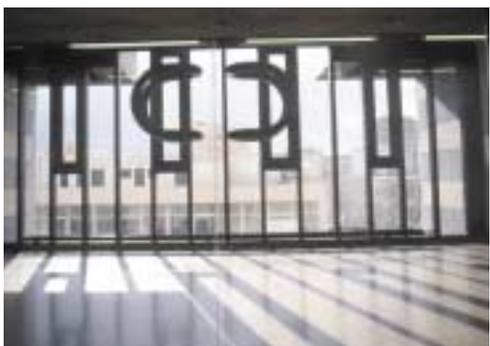
lycéennes, 15 et 16 ans : un banc pour refaire le monde

"Que le soleil soit de plomb ou qu'il fasse moins 5 degrés, ces deux copines là, se retrouvent place Lazare Goujon, pour refaire le monde. Le grand et celui du lycée Brossolette. "On a nos habitudes ici, on vient et il y a toujours du monde, on se sent en sécurité, et en même temps on est libres de parler, personne n'entend. L'ambiance est sympa. Les élus et les architectes... Quand ils referont la place, il faudra vraiment qu'ils conservent les bancs ! Sinon, c'est pas la peine..."

La piscine des Gratte-ciel, le grand bleu...

Ceux qui l'ignorent ne peuvent... pas s'en douter. Sous le palais du travail, creusée dans les sous-sols, se trouve... une piscine. Ouverte en 1933, en pleine vogue de la baignade, elle porte alors le nom de "piscine d'hiver". En 1934, un texte, extrait du bilan du maire Lazare Goujon, soulignait : "Son cadre rachète par une installation d'une incomparable élégance l'inévitable absence des horizons champêtres".

Maison du livre, de l'image et du son François Mitterrand: appelez-moi MLIS !



Le projet était ambitieux. La médiathèque, réalisée par l'architecte suisse, Mario Botta, devait être dotée d'une image forte, novatrice, à l'exemple des Gratte-ciel à leur époque.

La bibliothèque municipale, installée dans la mairie depuis 1933 n'était vraiment plus à la hauteur de la croissance et des ambitions de la ville. Il fallait construire une médiathèque, lieu privilégié d'échanges culturels, associant autour du livre et de l'écrit les techniques de l'image, du son et des nouveaux supports de communication. Ouverte le 14 mars 1988 et inaugurée par le président de la République François Mitterrand le 15 octobre de la même année, la Maison du Livre est certainement le bâtiment le plus prestigieux de la période de construction que furent les années 1980. Le projet de l'architecte suisse Mario Botta a été choisi pour son parti-pris architectural monumental, sa bonne insertion dans le site urbain et son caractère fonctionnel. Mario Botta a imaginé une organisation spatiale fonctionnelle sur 3500 m², sur sept niveaux de planchers, d'une conception suffisamment souple pour permettre des ajustements et des évolutions ultérieurs en fonction du développement des activités. Le puits de lumière central vitré autour duquel

s'organise chaque plateau est un élément architectural particulièrement marquant. Sur le trottoir en face, neuf colonnes en miroir reflètent l'édifice, installant encore davantage sa présence dans la ville.

**Maison du livre, de l'image et du son
François Mitterrand – 247 cours Emile Zola**

Jacques Rey – architecte – ex-président de la Maison de l'architecture Rhône-Alpes: un livre ouvert

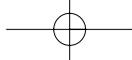
"La Maison du livre fait partie des bâtiments marquants de Villeurbanne, haut-lieu de l'architecture du 20^e siècle. Conçu comme un livre ouvert sur la ville, sur la rue, c'est un lieu-symbole très intéressant. Pour cela, nous l'avons choisie pour organiser les conférences sur le livre de la maison de l'architecture..."

Annie Clidassou – secrétaire – abonnée depuis cinq ans: ici, mon cocon

"Je suis une fidèle de la Maison du livre. Je m'y sens bien, c'est tout rond et j'ai l'impression d'être en sécurité, comme dans un cocon ! On n'a pas envie d'en sortir, en plus c'est un lieu calme, par rapport à d'autres bibliothèques. Et je ne me lasse pas du puits de lumière intérieur."



Jacques Rey, architecte,
et Annie Clidassou



Salle Raphaël de Barros : le haut du panier

Elle a vu bondir des générations et des générations de basketteurs... La salle Raphaël de Barros a résonné, pendant près de quarante ans, des encouragements des supporters de l'Asvel.

Appellation actuelle de l'ancienne "Maison des sports" construite pendant les années 1955-1957 par les architectes Vialleton et Degaine. Elle est entrée en service le 5 novembre 1957 et inaugurée le 16 mars 1958 pour pallier le manque de salle couverte pour le club de l'Asvel (club de basket créé en 1948, descendant de l'Amicale des Charpennes, créée en 1903). Du 3 novembre 1957 au 1^{er} avril 1995, le club y dispute environ 600 matches. Il a été neuf fois champion de France, durant le mandat du président Raphaël de Barros, de 1963 à 1988. Charles Hernu, maire de Villeurbanne, lui succéda en tant que président. Raphaël de Barros est mort en 1993.

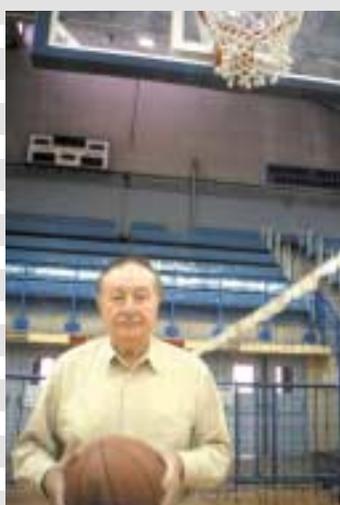
251-253 cours Emile Zola



Salle Raphaël de Barros, les anciens...



L'Astroballe... et les modernes, sans querelles



André Buffières, toujours joueur !

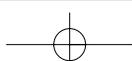
Le basket a rebondi à l'Astroballe

La salle Raphaël de Barros ne suffisait plus aux grandes rencontres sportives. En avril 1995, l'Astroballe, toute nouvelle salle multi-sports, accueille son premier match de l'Asvel.

5600 places, 9000 m² ! Le projet de construire une salle multi-sports au bord du boulevard Laurent Bonnevey était ambitieux. "Esthétique, fonctionnel et évolutif", le grand bâtiment blanc accueille tous les matches de l'Asvel et les grands rendez-vous sportifs d'autres disciplines. Véritable structure d'agglomération, l'Astroballe rayonne bien au-delà de Villeurbanne.

Gérard, Eric, Johan Guerin, 79, 51, 19 ans, supporters de grand-père... en fils

"On les a tous connus, pour nous, tous des champions. Pour mon père, pas question de comparer qui que ce soit aux anciens, Gilles, Grange et les autres, pour mon fils, c'est le basket à l'heure du monde, de l'international. De la salle Raphaël De Barros à l'Astroballe, on n'a pas loupé un match depuis trois générations. L'Asvel, le basket, ça a fait connaître Villeurbanne dans le monde entier, un porte-drapeau. Pour nous, pas de doutes, c'est notre patrimoine numéro 1 ! C'est aussi l'occasion de retrouvailles entre copains, de toutes générations. Et cet été, plus chaud que chaud ! Champion de France ! On a vécu ça à trois voix. D'ailleurs le soir, on n'en avait plus !"



Eglise Saint Athanase : de Cusset à l'Ukraine, c'est l'église tout simplement

Un vrai symbole à elle toute seule, la petite église Saint-Athanase ! Construite au 17^e siècle, elle a longtemps été la seule église de Villeurbanne et la plus ancienne propriété de la ville.

Depuis 1969, l'église de Cusset est affectée au culte catholique ukrainien de rite gréco-byzantin.

On n'a pas réussi à dater le corps du bâtiment central. On sait que la première mention du nom de "Villa urbana", datée de 695, expliquait l'appartenance de Villeurbanne au domaine de l'église de Lyon, que les premiers actes de baptêmes, mariages et sépultures conservés aux Archives, transcrits par un curé de la Guillotière, Prunelle, datent de 1631 ; l'indice le plus ancien sur le site reste la tombe du curé Buer datée de 1666 et, aux Archives, un inventaire "des meubles de l'église paroissiale" de 1660. En 1678, la paroisse est détachée de l'église de la Guillotière et érigée en paroisse distincte par l'évêque de Lyon, Camille de Neuville de Villeroy, sous le vocable de Saint-Julien. Seul le clocher a pu être daté grâce à une note sur le remplacement nécessaire d'une "campanelle peu solide" et de sa cloche, fêlée, en 1721 (document découvert aux Archives Départementales du Rhône en 1995). L'église d'Ancien Régime semblait rudimentaire, ne présentant qu'une seule nef ; un plan de 1828 indique une nef latérale dénommée "chapelle de la Vierge" et une sacristie. Depuis 1864, elle possède deux chapelles latérales .

Cette église fut pauvre, si l'on en croit un document de 1769 qui relève l'absence de chaire à prêcher, aucun dallage sur le sol, des cloches fêlées, un presbytère en mauvais état. Mais son rôle laïque a toujours existé puisque "la place publique au-devant de la porte de l'église était le lieu accoutumé à tenir les assemblées de paroisse" d'après un document de 1776, pour l'élection des consuls avant la Révolution, puis le 14 février 1790, elle fut

le cadre de l'élection du premier maire, Etienne Debourg et le presbytère devint une école primaire destinée aux "enfants du peuple" en 1795. Elle connut une longue période de désaffectation ; en 1835, il fut décidé de transférer le centre de ce qui n'était encore que la réunion de trois hameaux dispersés sur un vaste territoire, au sud, sur la place du Plâtre, plus proche de la ville de Lyon, et, donc, la construction d'une nouvelle église, plus vaste (paroisse de la Nativité).

L'église de Cusset sera fermée le 26 janvier 1837, ce qui suscitera la colère des femmes du quartier s'opposant au transfert des cloches dans la nouvelle église. Restaurée, elle ne sera réouverte au culte et la paroisse réinstallée à Cusset, qu'en 1863. Depuis 1995, sa façade a été restaurée ; elle fait l'objet d'une mise en lumière et certains objets de son mobilier ont été inscrits à l'inventaire : une vierge à l'enfant du 18^e siècle, des calices et des bannières.

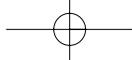
Eglise Saint-Athanase – 350 cours Emile Zola

Jeannine et André Galaydan, retraités : leur maison

"Même si on vit à Saint-Pierre de Chandieu, on vient à Villeurbanne tous les dimanches matins, pour la messe. Nous sommes tous les deux d'origine ukrainienne, gréco-catholiques. On retrouve les amis de la communauté, une petite communauté très soudée. Cette église c'est un peu notre maison, le point d'ancrage des Ukrainiens pratiquants".



Le curé, Igor Ivantsiv, et ses paroissiens



L'église de la Sainte Famille : le cœur des Italiens

Elle a connu les grandes fêtes de la Saint-Roch, chères au cœur des Italiens. L'église de la Sainte-Famille a beaucoup compté pour leur communauté, notamment entre les deux guerres...

Première église construite en béton dans l'agglomération lyonnaise, son originalité réside en grande partie dans ses volumes et sa voûte en briques, qui repose sur des arcs et des poutrelles de béton armé. De style art-déco, l'église de la Sainte-Famille, consacrée par l'évêque de Grenoble le 23 octobre 1927, a été conçue par l'architecte Louis-Gabriel Mortamet, élève de Tony Garnier, inspiré des principes d'un architecte bénédictin, Dom Bellet. Son clocher tronqué ne fut jamais achevé faute de subsides. Elle possède une rosace art-déco et des vitraux dessinés par Georges Décote, des fresques peintes par Maysson ainsi qu'une statue de Georges Salendre représentant Saint Roch. Outre son intérêt architectural, cette église fait aussi mémoire de la vie intense de la communauté catholique italienne, entre les deux guerres, autour de l'abbé Bordes : fêtes, bénédictions, processions de Saint Roch..., mais aussi des luttes des riverains contre l'emprise des promoteurs immobiliers autour de l'affaire de la Sainte-Famille dans les années 1975. Fermé en 1975, le lieu de culte reprend de l'activité dès 1995, grâce à l'opiniâtreté de riverains regroupés dans une Société immobilière de la Cité de la Sainte Famille. L'intérieur, restauré, est remis en conformité et sa cloche de 800 kilos, faite du cuivre recueilli jadis dans les greniers des habitants du quartier, retrouve sa place dans le clocher. Depuis février 1996, elle est le siège d'une biennale d'art sacré.

Eglise de la Sainte Famille - 9 rue Longchamp



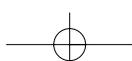
Michel Durand, Gisèle Matta et sa sœur

Michel Durand – curé de l'église de 1992 à 2002 – organisateur de la biennale d'art sacré : culte et culture

"La première fois que j'ai vu cette église, je l'ai trouvée superbe : beaucoup d'espace et de lumière, et le mélange brique et béton qui donne une grande légèreté à l'ensemble. En 94, a eu lieu la première biennale d'art sacré et nous avons organisé des concerts dans l'église. L'alliance Culte et culture fonctionne très bien dans ce lieu..."

Gisèle Matta, née Adamo – patronne de bar – fille d'Italiens : la foi et les pizzas

"Je suis née Adamo, dans le quartier des Poulettes. Autant dire que chez moi on parlait italien ! Mes parents avaient quitté Rocasecca après la guerre, comme beaucoup de Villeurbannais. Petite fille, j'ai beaucoup fréquenté l'église de la Sainte-famille, où j'ai fait ma communion. Je me souviens des fêtes de la Saint-Roch, début septembre. Le curé sortait la statue de saint-Roch, il y avait une grande procession. On vendait des lupins et les pizzas que faisait ma mère sur le parvis. Toutes les familles italiennes du quartier se retrouvaient, c'était très gai, c'était vraiment la fête !"



L'usine hydroélectrique de Cusset : la lumière, très clairement

C'est une grande bâtisse au charme désuet. Elle a connu son heure de gloire : à la fin du 19^e siècle, sa production suffisait à alimenter la ville de Villeurbanne en électricité.

Installée sur le Canal de Jonage, creusé entre 1892 et 1899, cette usine de l'ancienne Société des Forces Motrices du Rhône, fut en son temps un puissant aménagement hydro-électrique, première usine dite "de basse chute" en Europe. C'est un témoignage intéressant de l'architecture industrielle de la fin du 19^e siècle. Avec ses quinze turbines rénovées entre 1933 et 1952, elle n'a jamais cessé de produire de l'électricité. Electricité de France a obtenu le 15 janvier 2002 le renouvellement de la concession d'exploitation pour une durée de 40 ans.

Usine hydroélectrique - 82 rue Pierrefrite

Moaad Akdi, "le voisin d'en face": la douceur de l'eau

"J'habite juste en face de l'usine, côté Vaulx-en-Velin. C'est un coin que j'aime bien, je viens souvent me promener avec ma fille. C'est sympa, il y a des gens qui se baladent, qui courent, qui font du canoë-kayak et même qui se baignent..."





Henri Degabriel,
42 ans de jardins familiaux



José Barreira, 65 ans, Virginia, 26 ans,
histoire de famille



Un jardin public réservé
aux moins de six ans, petits veinards



Le Jardin des mille couleurs
et quelques autres

Des jardins ouvriers, si familiers

La Rize est leur fleuve; leurs frontaliers, leurs voisins vaudais. Entre deux dahlias, un abricotier et un carré de persil, ce sont les jardins familiaux de Saint Jean. On s'y rencontre, on s'y fréquente, on s'y respecte. Un oasis entre périph' et contournements, un brin de finesse dans un monde de bruit, un îlot où l'on cultive son jardin, en bon épicurien. Dans les années 30, les jardins ouvriers quittent le quartier des Gratte-ciel pour Saint-Jean, à la limite de Vaulx-en-Velin. Aujourd'hui, les jardins, propriété de la Ville, sont gérés par l'association des jardins ouvriers. Une centaine de membres en font partie, qui cultivent chacun leur lopin de terre, de 200 à 300 m². Véritable lieu de vie, où l'on fait pousser ses légumes, ses fleurs et ses fruits avec amour, lieu de rencontre, où tout le monde se connaît et s'entraide. Le jardin ouvrier, à la belle saison se transforme souvent en résidence secondaire, avec barbecue, chaises longues et apéro !

Henri Degabriel, 42 ans de jardins familiaux, vétéran de la culture : chapeau de paille garanti d'époque

"Tout jeune, j'ai dû quitter la campagne, ma femme s'y ennuyait... et moi, vivre en ville me rendait malheureux. Le salut ? Je l'ai trouvé dans ces jardins pour la nature, l'espace, la tranquillité, le plaisir. Un coin de paradis que je cultive depuis 42 ans. Mon jardin, c'est mon bonheur, des fleurs mais surtout mes légumes, haricots, blettes, courgettes, salades et carottes, mon pêché mignon... Aujourd'hui la cabane est la résidence secondaire de toute la famille, le lieu de retrouvailles, le temps des grillades... pour mon jardin, je suis aux petits oignons !"

Un béret, un sourire : José Barreira, 65 ans, Virginia, 26 ans : père et fille en jardinage

"Nous sommes Portugais d'origine, et papa a toujours cultivé son jardin depuis 25 ans, pour notre propre consommation, mais beaucoup pour se changer les idées, retrouver la terre ; la terre est d'ici et de là-bas. Moi je viens l'aider, mais ça m'amuse aussi... Quand on travaille en se faisant plaisir, c'est le bonheur. Parce que tout de même, chaque année, on rentre plus de 500 kilos de patates de notre jardin, à la maison !"

Jardin des tout petits

Adolphe Lafont : un air de liberté

"Les mamans veulent des enfants propres, sains, sages, obéissants, affectueux, charitables", et "les enfants veulent de l'air, du soleil, des tétines bouillies mais pas de sucettes, ne pas être saucissonnés, être protégés des mouches, être nourris régulièrement, être baignés souvent".

Les fresques du jardin des tout-petits reflètent la tendance hygiéniste de l'époque ! Ce square a été inauguré le 14 avril 1929, par le maire Lazare Goujon, en présence de la "généreuse bienfaitrice" : Pauline Lafont, qui fit don du terrain à la ville dans le but d'en faire un jardin public réservé aux moins de 6 ans et aux adultes qui les accompagnent. Doté d'un labyrinthe décoré en ciment, ce jardin a été le premier espace vert équipé pour les enfants à Villeurbanne. Après restauration des fresques, il a été réouvert en juillet 1982 et prit le nom d'Adolphe Lafont, industriel spécialisé dans le vêtement de travail, qui possédait une grande partie des terrains autour de sa demeure, dans le quartier.

Le jardin des tout-petits - 17 avenue Marc Sangnier

Le Jardin des mille couleurs : dans le ton du vieux hameau

Ce jardin, inauguré le 2 juillet 1999, a été retenu par le conseil de quartier de Cusset-Bonnevay comme symbole de la restitution du centre de vie du vieux hameau de Cusset. L'îlot Baratin, détruit en 1994 et remplacé par cet espace vert, était constitué de petits immeubles vétustes édifiés sur le rebord de la terrasse de la Balme viennoise, à l'époque de la rue Cornavent (ancien nom de la rue Pierre Baratin). Les "mille couleurs" font référence aux premiers habitants "les Celtes, les Allobroges, les Romains, les Burgondes jusqu'à ceux qui sont venus s'installer plus récemment : Italiens, Espagnols, Maghrébins et plus près de ce temps, Vietnamiens, Cambodgiens, Chiliens, mais aussi Ukrainiens", selon les termes du conseil de quartier. Ses 3000 m² sont agrémentés de terrasses plantées de bambous, glycines, érables...

Le jardin des mille couleurs, rue Pierre Baratin

Les cimetières : l'ancien et le nouveau

On sait peu de choses sur les deux cimetières de la ville... L'ancien, fondé en 1863, compte aujourd'hui 6700 tombes, dont un carré des anciens combattants restauré en 2002. En 1929, face à l'augmentation de la population, la Ville ouvre à proximité un nouveau cimetière, d'une étendue de dix hectares. C'est dans ce dernier que se trouvent, aujourd'hui, les carrés juif et musulman. Depuis une dizaine d'années, le jardin du souvenir permet aux familles de disperser les cendres des personnes incinérées et de se recueillir sur ce terrain.

Ancien cimetière – 1 rue du cimetière

Nouveau cimetière – 192 rue Léon Blum

Denise Allary, 66, ans, "villageoise": le temps des retrouvailles

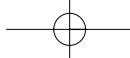
"Il y a 64 ans que je vis à Villeurbanne, et quand je viens ici je retrouve mes proches, mes amis d'enfance, des gens que l'on croisait dans le quartier. Je retrouve tout le village ici... Des résistants qui étaient rue des Bienvenus, des commerçants qui connaissaient tout le monde... Malgré la peine que l'on a ici, je trouve le cimetière paisible, avec son allée d'arbres hauts et bien plantés. C'est un cimetière bien entretenu, où l'on croise des personnes dans une sorte de tranquillité..."

A la douce mémoire de Clotilde Gallois

Au détour d'une allée de l'ancien cimetière de Cusset, une tombe accroche le regard. "L'accoucheuse" compte parmi les plus beaux monuments funéraires de l'ancien cimetière.

Ce monument est dédié à la mémoire de Clotilde Gallois, sage-femme, morte à l'âge de 21 ans. La date de la concession correspond à celle du décès accidentel de la jeune fille, le 17 septembre 1893, causé, dit-on, par une septicémie à la suite d'une piqûre, lors d'un accouchement. Le monument représente une jeune femme grande nature, avec à ses pieds huit enfants dont elle aurait assisté la naissance. Le caveau contient à ce jour les restes de trois personnes : le père, Joseph Gallois, décédé en 1906, la mère, Octavie et leur fille. La mère de la jeune fille est décédée à Villeurbanne à l'âge de 82 ans. C'est elle qui aurait fait construire ce monument au moment du décès de son époux. Aujourd'hui encore, le mystère plane sur l'histoire de cette famille : aucun des Gallois n'habite Villeurbanne au moment de l'achat de la concession, aucun des trois ne figure sur les registres de décès. Le lien avec la ville reste encore à trouver...





Les cimetières, un patrimoine



Michel Lestrade, l'émotion du lieu



Un seul civil est enterré dans le cimetière de la Doua : le frère Benoît

Nécropole de la Doua : le vertige de la guerre

La nécropole militaire de la Doua, que l'on aperçoit du boulevard périphérique, rassemble 6346 tombes de soldats, "morts pour la France". Français, mais aussi Belges, Anglais, Russes, Polonais...

La plupart ont été tués lors des deux guerres mondiales, d'autres pendant les guerres d'Indochine, d'Algérie et du Liban. Les milliers de croix blanches alignées, les stèles des carrés juifs et musulmans portent les prénoms, les noms et les âges des jeunes hommes morts au combat, inhumés dans cette nécropole entre 1953 et 1986. Fréquemment appelé "cimetière américain", il n'en a que le nom. Un nom attribué en raison des grandes pelouses vertes, typiques des cimetières américains. Aucun soldat de cette nationalité n'y repose. Au centre de la nécropole, le "mur des fusillés" commémore le souvenir de soixante dix-huit résistants français, discrètement fusillés par les Allemands sous l'occupation. Ils étaient ouvriers, commerçants, fonctionnaires, étudiants... Les deux plus jeunes avaient 16 ans et demi. Sur la plaque où figurent leurs noms, leur âge et leur métier, une phrase rappelle : "Ils sont morts pour que meure la guerre et que vive la France".

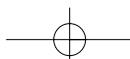
Un seul civil est enterré dans ce cimetière : le frère Benoît, franciscain mort en 1968, secouriste de la Croix-Rouge qui, avec son équipe, a découvert le charnier de la Doua. **Cimetière national de la Doua - accès : prendre le boulevard Laurent Bonnevey et sortir à Villeurbanne Croix-Luizet.**

Michel Lestrade – chef de secteur des nécropoles nationales : la réalité de la guerre

"Un tel lieu de mémoire en ville, c'est rare. On ne se rend pas compte de son importance quand on passe en voiture sur le périphérique. Les gens qui visitent la nécropole sont surpris et impressionnés. On touche du doigt toute la réalité de la guerre en voyant le très jeune âge des soldats, parfois pas plus de 17 ans, tous ces noms sur les croix blanches, et tant de jeunes gens de nationalités différentes, morts pour la France... C'est très émouvant."

Gabriel Véniat – ami de frère Benoît – secouriste à la Croix-Rouge

"J'ai vécu pas mal d'aventures aux côtés de frère Benoît. Je l'ai connu fin 43, j'avais 16 ans, j'étais un des plus jeunes secouristes de la Croix-Rouge. On a découvert ensemble le charnier des soixante dix-sept patriotes fusillés de la Doua, ça reste un de mes souvenirs les plus forts avec lui. On était une dizaine d'équipiers, on a mis un mois pour creuser le terrain, retrouver les corps jetés en terre, les identifier... Il avait le cœur sur la main frère Benoît et c'était pas quelqu'un de triste ! Tous les deuxièmes samedis de novembre, les équipiers de la Croix-Rouge qui ont œuvré avec lui vont se recueillir sur sa tombe. Tous les gens – et ils sont nombreux – qui l'ont connu, l'ont aimé."



Lycée Frédéric Faÿs : lignes de vies

C'est l'histoire d'un hôpital devenu lycée... En 1907, l'hospice-hôpital accueille ses premiers malades ; quarante ans plus tard, le lycée accueille ses premiers élèves. Une mutation pas banale pour un établissement qui porte le nom d'un ancien maire de Villeurbanne.

En 1902, l'architecte Firmin Allemand construit l'hôpital-hospice de Villeurbanne et ses dépendances. Inauguré en 1907, cet équipement sanitaire municipal, indépendant des Hospices Civils de Lyon, va subir les aléas des guerres successives et des déficits des finances communales. Jusqu'à sa désaffectation en 1950, il aura rempli les fonctions d'un hospice de vieillards, d'un hôpital militaire, incluant, jusqu'en 1921, celle de "gardien" pour enfants séparés de leurs parents hospitalisés, et même de caserne pour l'armée allemande en 1943-1944, avant de subir un bombardement en août 1944. La fonction éducative des bâtiments sera valorisée à partir de 1947, grâce à l'ancien maire communiste Camille Joly, également enseignant et qui poussera au transfert de l'ancien cours complémentaire de la rue Dedieu, sections professionnelles métallurgie et bois, dans les bâtiments de l'hôpital désaffecté. Transformé en 1954 en collège technique municipal, l'établissement devient lycée d'état mixte en 1974, propriété de la Communauté Urbaine en 1977 ; c'est aujourd'hui un grand lycée de 1000 élèves répartis en deux établissements : un lycée professionnel à vocation industrielle et un lycée d'enseignement général et technologique avec enseignement supérieur.

Lycée Faÿs – 46 rue Frédéric Faÿs

Dominique Grosjean, 50 ans, éducateur d'esprits libres, proviseur du lycée Faÿs: ce lycée, quelle allure!

"Travailler dans ce lycée est un privilège, le privilège de l'Histoire. Dans la ville, son architecture du début du 19^e siècle en fait un bâtiment marquant, un bâtiment qui a de l'allure. Ancien hôpital de Villeurbanne, il s'inscrit dans une histoire politique et sociale. Et en cela il y a un lien pour moi évident. Un hôpital s'occupe du bien être des gens, de leur santé; un lycée s'occupe aussi de la santé éducative des élèves, de leur équilibre physique et intellectuel, il cherche à épanouir des enfants, des adolescents afin qu'ils deviennent des êtres libres. Cet établissement va entrer dans une phase de restructuration, un coup de jeune nécessaire, une entrée remarquée dans le 21^e siècle, en harmonie avec le passé remarquable de cet édifice et des ses occupants successifs..."

La classe de terminale MSMA, princes de la maquette: d'hier et de demain

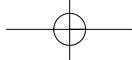
"Nous sommes tous en seconde année de BEP, en terminale MSMA. Traduisez "maintenance des systèmes mécaniques automatisés". On se sent dans la lignée de tous les élèves de l'ancienne école, du lycée professionnel. Nous continuons les travaux du groupe ressources du lycée, qui a déjà participé à des expos, une recherche sur la mémoire avec monsieur François, la cheville ouvrière de ce travail. Nous, on applique tout cela à notre formation, la réalisation d'une maquette lumineuse qui montre les quatre étapes de l'évolution du bâtiment. La seconde MSMA travaille aussi sur ce projet. Ce sont des choses qui restent, inscrites dans l'histoire du bâtiment. On a l'ambition de ce challenge, demain nous aussi, on dira "on sort de Faÿs!" "



Les terminales MSMA, de l'ambition !



Dominique Grosjean, proviseur du lycée Faÿs: ce lycée, un privilège !



L'école maternelle Antonin Perrin : bon sens et simplicité

Ecole Antonin Perrin : la simplicité comme invitée

Bon sens et simplicité. Ni nostalgique ni utopique. L'école maternelle Antonin Perrin a accueilli ses premiers élèves en septembre 2000.

L'architecte lyonnais Christian Drevet voulait offrir aux enfants "l'architecture de demain", une école maternelle contemporaine et très fonctionnelle. Résultat : dix salles de classes spacieuses et calmes, des grandes baies vitrées, une galerie intérieure... En 2002, le magazine spécialisé "L'empreinte" a remarqué l'école, "étonnant paysage où l'objectif final est l'écoute et la disponibilité au service des enfants". Quant au journal Le moniteur, il a sélectionné l'école parmi les 120 meilleurs projets réalisés en France en 2001.

Christian Drevet, architecte, croit à une "identité villeurbannaise" à laquelle il est attaché. Excursion en ville.

"Cette école occupe un grand cœur d'îlot récupéré sur des anciennes installations industrielles, une structure typiquement villeurbannaise. Je suis adepte d'une architecture de l'identité et je pense qu'il y a réellement une identité villeurbannaise. L'architecture doit participer aux lieux dans lesquels elle s'insère. A Villeurbanne, je ne crois surtout pas une architecture de façades, mais à une architecture "sans façon" ; la façade est une façon, sans manières ! Pour cette école, nous étions dans une logique paysagère plutôt qu'architecturale. Une logique très simple dont le projet découle, et qui réside dans l'idée de considérer ce lieu comme une grande plaque homogène "géologique", dans laquelle on aurait coupé des bandes, des strates. Découpées un peu comme des parcelles, différentes sans être rocambolesques. Comme des lieux qui ont une culture commune, qui organisent ensemble un paysage différent. En analogie, là encore, avec des paysages de la ville, comme les jardins ouvriers, pas tout à fait rectangulaires, qui se déforment avec la géographie. On a souhaité éduquer l'œil de l'enfant à l'espace dans lequel il vit, les murs ne sont jamais

parallèles, on les initie à la fausse perspective. De ce fait, il y a une anecdote liée à l'école, les couloirs paraissent très longs pour y rentrer, et très courts pour en sortir ! De même, nous avons voulu un intérieur que les enfants puissent s'approprier. Le dernier aspect très villeurbannais, est de faire de l'architecture modeste en coût et haute en qualité. En cela d'ailleurs on retrouve, je pense, l'histoire des Gratte-ciel.. Les Gratte-ciel, on en garde une image, un rythme, mais ce n'est pas non plus une architecture de façades au sens académique. Le miracle des Gratte-ciel est d'avoir créé un lieu qui a déjà mille ans et a déjà quasiment le statut d'un centre ancien alors qu'il est tout récent. Une des rares centralités réussies dans le monde, un objet d'études unique : un must urbain et une expérience socio-urbaine qui a fonctionné. Au fait, on ne s'est pas un peu éloigné d'Antonin Perrin ? "

École Antonin Perrin - 12 rue Antonin Perrin

L'école Anatole France : les idéaux de la République

Face à l'augmentation considérable de la population (18 000 habitants supplémentaires entre 1926 et 1931), il était urgent de construire de nouvelles écoles. Ce fut chose faite, pendant le mandat de Lazare Goujon. L'école Anatole France - six classes à l'origine - fait partie d'un vaste programme achevé 1933, avec les groupes scolaires Descartes et Jules Guesde. Le jour de l'inauguration, l'inspecteur d'académie leva son verre "à la prospérité des nouveaux groupes scolaires et à l'école laïque, école de liberté, de tolérance et de paix".

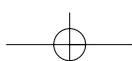
École Anatole France - 130-132 rue Anatole France

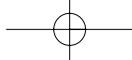


Christian Drevet, un tour en ville

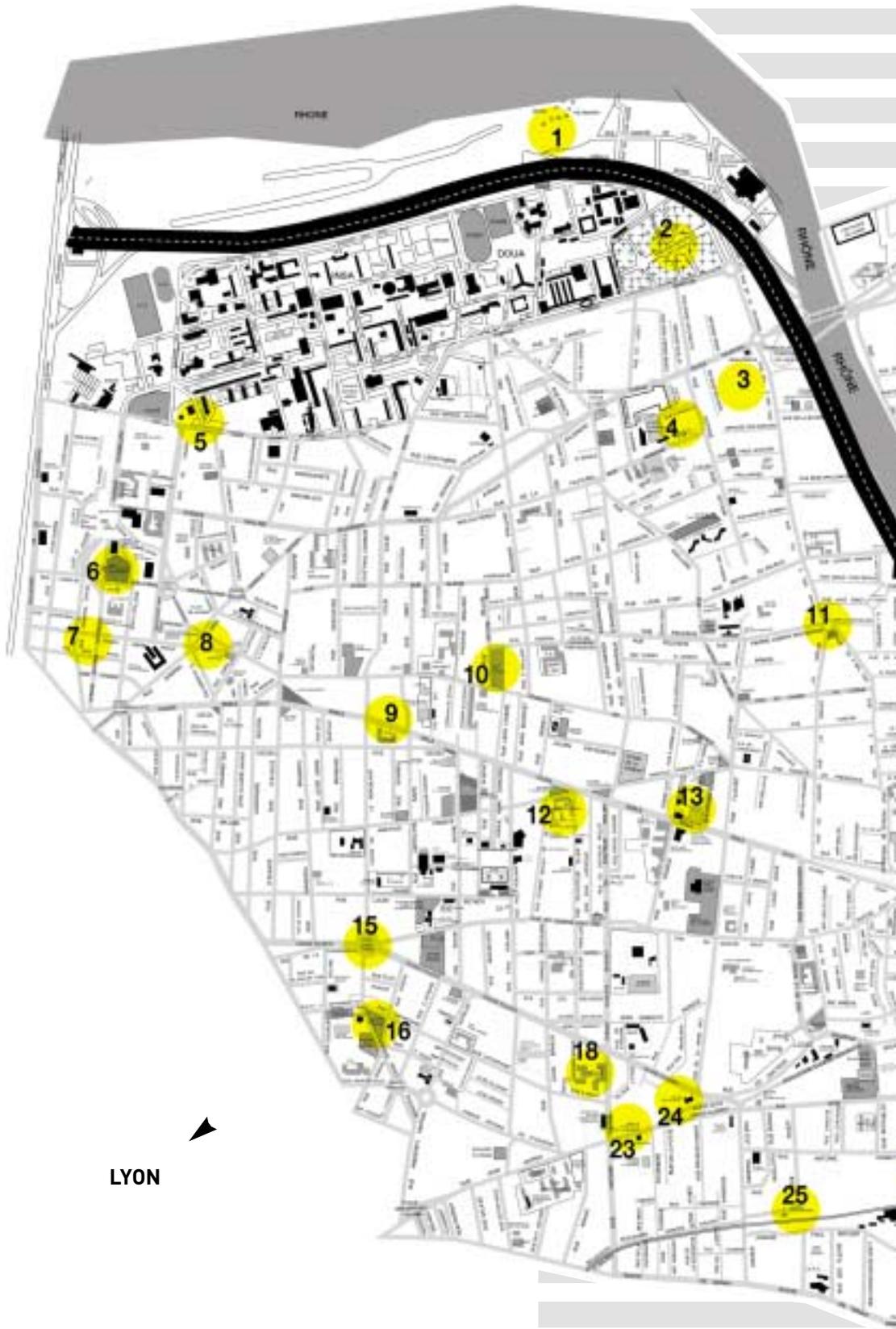


Adam et sa maman, heureux dans une école historique





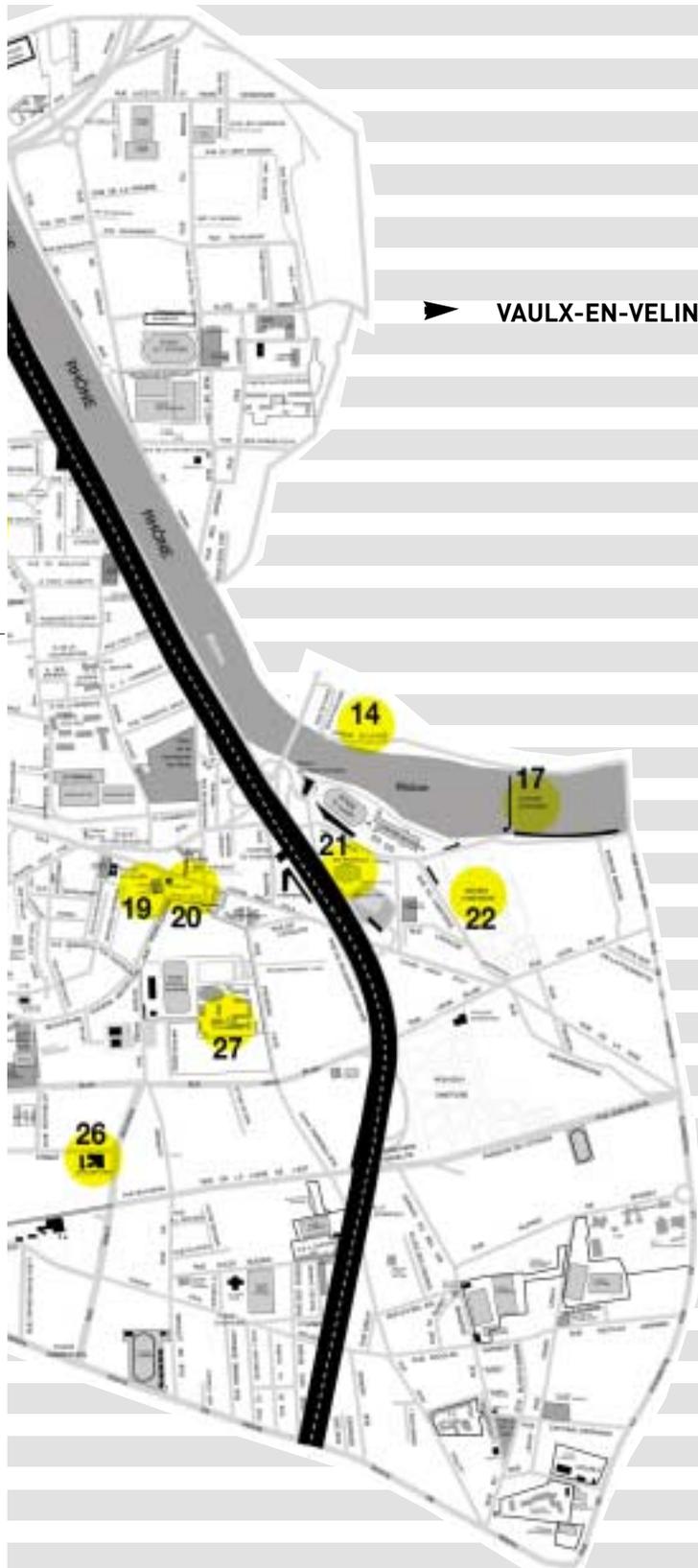
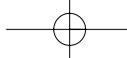
RILLIEUX-LA-PAPE



LYON

LYON

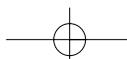




Situation géographique des sites

1. Feyssine
2. Nécropole de la Doua
3. Jardin des sœurs
4. Eglise Sainte famille
5. Portes de l'hippodrome
6. Parc de l'Europe Jean Monnet
7. Septem
8. Fresque murale des Charpennes
9. Cinéma Zola
10. Parc du Centre
11. Sens giratoire
12. Ecole Anatole France
13. Mlis et salle Raphaël de Barros
14. Jardins ouvriers
15. Le totem
16. Jardin des petits
17. Centrale hydro-électrique
18. Archives du Crédit Lyonnais et école Antonin Perrin
19. Jardin des mille couleurs
20. Eglise Saint Athanase
21. Salle de l'Astrobale
22. Ancien cimetière
23. Maison pour tous Berty Albrecht
24. Hôtel des Postes
25. Gare de Villeurbanne
26. Studio 24
27. Lycée Frédéric Faÿs

BRON



Le Studio 24 : double jeu !

L'enjeu était de taille : réunir dans un même lieu deux activités pas toujours compatibles, cinéma et théâtre. On tourne et on joue! Rouge, bleu, vert sur la rue, les couleurs de la mire vidéo. Noir sur la façade principale, le studio 24, immense rectangle de cinq étages, est une réalisation rarissime dans le paysage français. Au rez-de-chaussée, le cœur de l'action : un plateau de 900 m², 15 mètres de haut sous la charpente, façon chambre noire. Accessible aux semi-remorques, le Studio 24 répond à une double vocation : l'accueil de représentations théâtrales, avec une capacité de 500 places, et les tournages de films. Acoustique, éclairage, isolation, l'équipement technique est à la pointe, quasiment unique en France. Une grande diversité d'utilisations pour le bâtiment, atout économique et culturel important pour la région. Géré par Rhône-Alpes Cinéma, le Studio 24 a été financé par la Ville, l'Etat, la Communauté urbaine et la Région.

Studio 24 – 24 rue Emile Decorps

Radu Molnar, 45 ans, architecture :

"Construire des studios de cinéma était une expérience particulière puisqu'il y a très peu d'établissements de ce type en France et en Europe. Avec Nicolas Guillot et Pascal Piccinato, également architectes, nous avons découvert les réactions des usagers du lieu. On est heureux d'avoir de bons retours de la part des équipes de tournages et des preneurs de son... Nous avons construit un bâtiment, et c'est devenu un lieu vivant".

Cinéma Le Zola : le survivant !

Il a survécu à tous les autres. Le dernier cinéma de Villeurbanne ne passe pas inaperçu, avec sa façade couleur dragée, illuminée depuis peu...

Dernier survivant de la vingtaine de cinémas qui existaient à Villeurbanne entre les deux guerres, l'ancien cinéma Le Family a ouvert au début des années 1920. Il fut racheté par la ville en 1980 et géré par l'Association Pour le Cinéma, qui, outre la projection de l'actualité, organise chaque année plusieurs festivals, rencontres et semaines thématiques.
cinéma le Zola - 117 cours Emile Zola

Michel Dulac – président de l'association pour le cinéma: complètement ciné!

"Le Zola est un peu atypique. Il a le charme des cinémas de proximité, où les habitués viennent en voisins. C'est une référence pour un public très cinéphile, celui des festivals par exemple. La programmation sort des sentiers battus, valorise des films peu connus et tente de contrer les grosses productions américaines ! C'est aussi la dernière salle de Villeurbanne, il faut tout faire pour la garder."

Mohamed Kadded – réalisateur de films courts et de documentaires – mordu de Zola

"Bien que j'habite à Lyon, je viens très souvent au Zola, une dizaine de fois par mois. C'est une salle sympa, accueillante, calme surtout, avec une très bonne programmation européenne, qui permet des découvertes originales".



Studio 24, lieu vivant



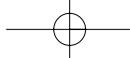
Nicolas Guillot et Radu Molnar, expérimentateurs



Le dernier cinéma de Villeurbanne



Michel Dulac, réfléchir à demain



Chemins de Fer de l'Est : une compagnie, une gare en bonne voie...

Elle va renaître de ses cendres... La petite gare de Villeurbanne reviendra bientôt au premier plan de la scène, avec la mise en service des lignes de tramway Lea et Leslys, en 2006...

Inaugurée en 1881, la ligne a transporté jusqu'à 600 000 voyageurs par an avant de décliner dans les années 1930. Elle jouera un rôle important pendant la guerre pour le ravitaillement des maquis et le transport des résistants et réfugiés. Après la fermeture en 1947 du trafic voyageurs et remplacement par les cars VFD. (ligne 67), les années 1946 à 1980 voient l'apogée du service marchandises, grâce aux nombreux embranchements particuliers dans les zones industrielles des communes traversées : dont Villeurbanne et Meyzieu. Des 1 000 000 tonnes transportées dans les années 1960, le trafic chutera progressivement dans les années 1970 et plus encore en 1987 (120 000 tonnes), date à laquelle la SNCF. reprend l'exploitation, dans le cadre d'un contrat passé avec le Département du Rhône, nouveau propriétaire de la ligne Lyon-Meyzieu ZI.

Jean Mazoyer, homme du rail, 70 ans : toute une vie

"Votre gare, ça a été ma vie, toute ma vie" Il était "le" chef de gare de 1967 à 1987. Jean Mazoyer ne veut pas sa photo "dans le journal", mais il veut bien parler de sa vie du rail : "Je suis rentré à 15 ans, après la guerre, à la compagnie de l'Est lyonnais, qui allait devenir la Société Nouvelle Est de Lyon, avant d'être intégré à la SNCF. On faisait les colis, les marchandises, il y avait les petits et les grands cheminots mais dans les congrès syndicaux, on était tous pareils. Je vous le répète, ma vie, toute ma vie..."

Henri Lalise, Roger Ripoll, 80 ans, deux gamins et quatre cents coups

"On avait dix ans, on était du même quartier, deux copains : on s'était connu au catéchisme, l'école ? On aimait bien en sortir ! Et chaque jeudi, on allait se cacher dans les trains et les locomotives désaffectées. Au fond, là-bas, comme aujourd'hui. On était toute une bande de gosses à faire les quatre cents coups, à rigoler dans cette gare de Villeurbanne. Comment penser que dix ans plus tard, encore dans nos jeux de gosses, toujours aussi mômes, on partirait d'ici dans des wagons à bestiaux, vers les camps de concentration. Autant dire que les émotions à se retrouver là, ne manquent pas... Demain, cette gare va renaître avec le tramway, ce sera une belle manière de continuer."

Alice Georges, 22 ans, étudiante : institutrice bientôt sur les rails

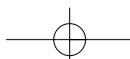
"La gare ? On dirait une gare de poupée, une gare en pierre, d'un autre âge, comme dans un décor de théâtre, avec sa plaque en émail bleue, des rails rouillés, l'herbe et les trains abandonnés. Un coin de campagne un peu sinistre, abandonné dans la ville. Pourtant l'agence SNCF est bien pratique ; l'autre jour la dame du guichet me disait qu'il passait un seul train de marchandises par jour ici, et jamais à la même heure, c'est incroyable ! Avant il paraît qu'il y en avait beaucoup, avec des chefs de gare, des garde-barrières... Moi j'attends demain, avec les nouvelles lignes de tramway, je ne prendrai plus ma voiture pour faire les va-et-vient entre ma famille à Décines, mon appart' ici, et mon boulot à Lyon. Seul bémol, les appeler "Léa et Leslys", je trouve que c'est assez macho, ça me fait penser aux ouragans qui portent des noms de nanas, une vraie catastrophe !"



Henri Lalise, Roger Ripoll



Gare de l'Est



La Maison Berty Albrecht : petites et grande histoires

C'est une belle maison bourgeoise, bien connue des associations villeurbannaises. Pendant la guerre, elle a caché des réunions de résistants et porte le nom d'une grande figure féminine de la résistance.

Cette maison bourgeoise a été construite dans les années 1830, passant en 1872 dans le patrimoine d'un agent de change lyonnais, Auguste-Cicilius Morel et revendue à la ville par ses héritiers, en juin 1946. Elle abrite pendant la guerre, en avril 1941, le bureau de l'inspectrice-adjointe chargée de recenser le chômage féminin, Berty Albrecht, bureau où vont se retrouver les résistants du réseau Combat, autour de Henri Frenay notamment. Berty Albrecht, née en février 1893, décorée à titre posthume de l'ordre des Compagnons de la Libération, fut arrêtée deux fois et condamnée : après s'être évadée de l'hôpital du Vinatier en décembre 1942, elle sera reprise à Mâcon le 28 mai 1943 et exécutée sans doute le 6 juin 1943. Son corps repose aujourd'hui au Mémorial du Mont-Valérien. Après la guerre, la maison sert d'annexe au lycée de jeunes filles Edouard Herriot, de 1948 à 1973. Le maire Charles Hernu, dès son arrivée en 1977 décide d'y ouvrir une "Maison pour Tous", lieu d'accueil d'une quinzaine d'associations et la baptise du nom de la résistante. Actuellement, la maison domicilie quelque 70 associations de tout type et leur offre des salles de réunions.

Maison Berty Albrecht - 14 place Grandclément

Henri Bouvier – petit-fils d'Auguste-Cicilius Morel - a habité la maison de 1922 à 1928: bulle d'enfance

"Pour moi, c'était "la maison de la grand-mère". J'y ai vécu de 2 ans à 8 ans, avec mes parents, mon frère et ma sœur, ma grand-mère et sa dame de compagnie, ma tante et mes deux cousines. C'est dire si la maison était grande ! J'en garde des souvenirs heureux, on faisait des roulades dans le grand escalier en bois et j'ai fumé ma première cigarette en cachette dans le jardin... Il était très grand ce jardin, il y avait une serre, une orangerie, un tennis, une petite montagne avec une grotte et même une cressonnière... On est partis quand ma grand-mère est morte, j'étais triste de quitter cette maison. Je suis retourné une fois au club de bridge, mais ça m'a fait trop mal au ventre... Et en 2000, pour une grande fête avec 250 descendants de la famille Morel."

Hôtel des Postes : plusieurs destins

Les habitants du quartier qui vont acheter leurs timbres ne le savent pas toujours : l'actuelle poste de la place Grandclément a longtemps été la première mairie de Villeurbanne...

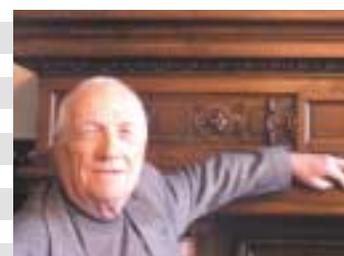
Le bâtiment construit par l'architecte Collet, dès la fin du mandat du maire Emile Dunière, a été inauguré le 7 février 1904 par le ministre du commerce de l'époque. Les services municipaux vont y demeurer 30 ans et c'est en 1934 qu'ils quittent cet emplacement pour occuper l'hôtel de ville dessiné par Robert Giroud, au cœur du nouveau quartier des Gratte-Ciel, voulu par le maire Lazare Goujon. Le bâtiment place Grandclément, ex-place du Plâtre, sera désormais dévolu à l'administration des Postes.

Marcel Avet, 74 ans , historien amateur, au sens d'"amo", aimer sa ville

"Ma maman est née en 1900 rue Alexandre Boutin. Quand elle nous parlait de la mairie, c'est aujourd'hui de la nouvelle Poste de Grandclément. Quelques anciens s'en souviennent encore. A ce propos, il existe une anecdote, même si de nombreux Villeurbannais ont entendu parler du mariage de leurs parents ou grands-parents, il y avait en fait assez peu d'unions célébrées à Villeurbanne... Nous étions une ville de cultivateurs au début du siècle, et d'ouvriers venus travailler dans les usines, il y avait plus d'hommes que de femmes. Et on partait chercher chaussure à son pied dans la grande ville, à Lyon... Et comme vous le savez, les mariages se pratiquent plutôt dans la famille de la promise..."



La Maison Berty Albrecht porte le nom d'une grande figure féminine de la résistance



Henri Bouvier qui a vécu à la maison jusqu'à l'âge de huit ans



L'Hôtel des Postes, la première mairie



Marcel Avet, 74 ans , historien amateur



Paulette Grivet : un plus pour le quartier



Philippe Videlier : un signe fort

Les archives du Crédit lyonnais : que de mémoires...

Construit en 1902, le bâtiment qui a abrité les archives du Crédit lyonnais est appelé à jouer un nouveau rôle dans les quatre ans à venir, accueillir le futur centre de la mémoire

Fin 2001, la Ville a voté l'acquisition de ce bâtiment -plus de 2000 m² sur deux niveaux- construit par tranches successives au début du siècle passé. Les anciennes archives du Crédit lyonnais accueilleront le futur Centre de la mémoire. Ni musée, ni mémorial, ni éco-musée, ce centre sera un lieu vivant, en mouvement, à la fois espace d'expositions, de rencontres, de conférences et où seront installées les archives municipales. Sa mission sera de rendre compte d'une réalité sociale et culture, celle de la principale ville ouvrière du département, qui a pris son essor au lendemain de la première guerre mondiale. Avec pour objectif : témoigner sur le patrimoine villeurbannais du 20^e siècle, à la fois industriel et social, et rendre compte du passé de la ville, en rattachant la mémoire au présent, et au devenir.

**Les archives du Crédit lyonnais
23 rue Valentin Hauÿ**

Paulette Grivet, 65 ans : des archives pour mémoire

"Régis, mon mari, était menuisier au Crédit lyonnais, c'est comme ça que nous sommes devenus locataires de la petite maison des archives... Nous avons vu et connu tous ceux qui ont travaillé ici, et on avait peur que ce bâtiment ne disparaisse. Comme en son temps l'imprimerie Arnaud, qui avait une façade magnifique, ou les établissements Picot, de l'impression sur étoffe. Ce quartier a tant changé. Ce futur centre de la mémoire devrait redonner vie, ici et aux alentours. On a été contents d'apprendre qu'il ne serait pas démoli, c'est toute une histoire de la ville, mais aussi la nôtre... Nous ne sommes pas les gardiens de ce lieu, mais cette maison des archives, vide ou pleine, on l'a toujours veillée..."

Philippe Videlier, historien, chercheur au CNRS : une mémoire déjà inscrite

"Un centre consacré aux archives, dont la nouvelle destination est la mémoire, c'est un signe fort. Une mémoire déjà inscrite dans les murs, dans leur profondeur depuis plus d'un siècle, c'est d'une grande importance car le temps qui est incorporé dans ces lieux leur donne leur intensité. Cette architecture industrielle renvoie également aux notions de solidité, de pérennité, avec une volonté d'envergure ; même le buis, l'amandier, le figuier à l'intérieur du parc sont plus que centenaires... Enfin je pense que cette localisation du futur centre va aider à la revivification d'un quartier qui mérite d'être réhabilité".

L'Institut d'art contemporain : du très neuf dans de l'ancien

Du passé, il reste un souvenir, sculpté sur les façades : école de filles et école de garçons. L'Institut d'art contemporain a été ouvert dans une école du temps de Jules Ferry.

Ouvert en 1982, le Nouveau musée, aujourd'hui Institut d'art contemporain, est l'un des tout premiers centres d'art contemporain français. Le bâtiment qui l'abrite est une ancienne école, l'école de la Cité, l'une des premières de type Jules Ferry, construite dans les années 1890. Lorsque le Nouveau musée s'installe dans les murs, le bâtiment est désaffecté. En 1992, d'importants travaux d'agrandissement et la construction de la verrière ont lieu. En vingt ans, plus d'une cinquantaine d'expositions ont été produites, certaines d'artistes qualifiés d'"historiques", des rétrospectives de jeunes artistes, des expositions de groupes ou de collections publiques et privées. La fusion avec le Frac Rhône-Alpes (Fonds régional d'art contemporain) – 1200 œuvres d'artistes français et étrangers – donne lieu, en 1998, à une nouvelle appellation, celle d'Institut d'art contemporain. Avec un objectif : donner à un large public des repères pour approcher l'art depuis les années 60, jusqu'à la scène artistique actuelle.

Institut d'art contemporain – 11 rue docteur Dolard

Maïe Fel, professeur d'arts plastiques: l'appel de la lumière

"Le fait que le bâtiment de l'institut d'art soit fortement lié à celui d'une ancienne école assez typique, avec son entrée fille et son entrée garçons, rappelle l'histoire. Et le côté contemporain de l'architecture appelle la lumière, la transparence. Les deux ensemble fonctionnent bien. Il n'y a rien d'imposant comme dans certains musées. On se sent à la hauteur du lieu et, du coup, des œuvres que l'on découvre au fur et à mesure avec les explications du personnel de l'institut..."

Annie Munier-Fleury, professeur d'arts plastiques au collège des Iris: à plus d'un trait

"Je suis venue pendant longtemps, puis je n'y suis plus venue, et j'y reviens maintenant... Un établissement comme celui-ci est une chance pour Villeurbanne. Cela dit, conduire les enfants ici n'est pas facile... Pour les élèves, l'institut est une planète à part. Pas dans leur système. Il faut beaucoup d'énergie pour ouvrir les jeunes à l'art contemporain. En tant qu'enseignante, je peux pourtant dire que l'Institut d'art contemporain est un bel outil."

Le Totem de Rougemont : une porte de la ville

On le voit de loin... Il marque très nettement l'entrée de la ville et fait partie du paysage. C'était l'objectif à la date de sa création, en 1981...

Pour l'artiste, il s'agissait alors de *"concevoir et mettre en place un signal urbain indiquant que l'on vient de pénétrer sur le territoire de Villeurbanne, ville ouverte à la création artistique et de participer au traitement d'un espace urbain qui n'avait hier aucune caractéristique esthétique."* Le totem bariolé est situé sur l'ancienne place de la Cité Napoléon, où était installé de 1839 à 1871, la statue de Napoléon. Devenu place de la Cité, ce carrefour s'est ensuite appelé place Albert Thomas par délibération du 16 février 1945, (le buste en bronze d'Albert Thomas ayant été installé sur la place Lazare Goujon de 1934 à la guerre, avant d'être fondu par décision de la municipalité vichyste).

Geneviève Aguado, 55 ans, "patronne" du bouchon lyonnais l' Obut : le Totem, ma boussole!

"Le Totem, c'est un point de repère... Quand on dit place Albert Thomas, personne ne connaît, mais quand on dit "vers le totem", alors là, tout le monde situe ! C'est comme ça. Aujourd'hui, je ne verrais pas ma place sans le totem... Pour beaucoup de nos clients, il symbolise le début de Villeurbanne... Chacun le contourne à sa guise, sans accident, c'est bien le signe que tout le monde y fait attention !"

Guy Rougemont, peintre, créateur du Totem: un air d'harmonie

"Je suis sensible et même heureux de l'intérêt porté ici à l'art contemporain... Les élus respectent et entretiennent le Totem, les habitants se l'approprient complètement. Moi, j'ai apporté la couleur dans l'espace... Les gens, eux, lui ont donné un nom, en ont fait un repère, un confiseur a fait une sucrerie Totem, et une commerçante s'était spécialement réapproprié une robe Totem pour les 20 ans de son installation."



Maïe Fel et Annie Munier Fleury : à la hauteur du lieu



Geneviève Aguado, "patronne" du bouchon lyonnais l' Obut



Gaby Jaillat, elle tenait "le café d'en face", Rougemont s'en souvient



Fresque du théâtre des Charpennes : levée de rideau

Trompe-l'œil et théâtre à l'italienne... La fresque des Charpennes raconte une histoire : le rideau se lève sur le passé du quartier.

La fresque spectaculaire, bien visible depuis la place Charles Hernu, occupe un mur aveugle de 400 m², première œuvre de Villeurbanne du collectif d'artistes La Cité de la Création. Leur travail répond à la demande du conseil de quartier Charpennes-Tonkin : faire revivre des scènes et lieux marquants du passé du quartier. Résultat : une œuvre en cinq tableaux, présentée comme un décor de théâtre à l'italienne, en trompe-l'œil, avec un effet de profondeur très réaliste. Deux canuts lyonnais fuient leur ville et sont rattrapés et pendus, trois ans avant la Révolution; le lavoir est celui de la rue des Charmettes en 1850. Une autre scène centrale représente la voiture du service d'omnibus créé entre Lyon, les Charpennes et Vaulx-en-Velin en 1860 et la façade de la manufacture de l'industriel donateur du terrain de l'Hospice des Charpennes : Désir de Fortunet. Est encore figuré le commerce de grains et fourrage, situé avant 1932, 54 grande rue des Charpennes, qui sera remplacé par la Poste, elle-même disparue en 1984. La fresque est inaugurée le 29 mai 1998, après cinq mois de travail.

Fresque du théâtre des Charpennes
52 rue Gabriel Péri.

Gilbert Coudène – directeur artistique de la Cité de la création (société coopérative d'artistes: peintre public) : peintre public
"On est des peintres publics, comme il existe des écrivains publics. On peint ce que le lieu nous dit de peindre, ici l'histoire d'un quartier, la mise en scène des histoires qui s'y sont déroulées. Notre rôle est celui de témoins. Les muralistes sont les descendants des peintres de la grotte Chauvet !"

Laurent Didier – contrôleur de gestion – "habite... la fresque": un repère

"J'ai vécu dans cet immeuble jusqu'à l'âge de sept ans. J'y suis revenu récemment, marié et avec un enfant. Nous aimons beaucoup "notre" fresque, elle rend l'immeuble unique et c'est un point de repère pour les gens qui viennent chez nous ! Elle rappelle le passé et ça change de toutes les nouvelles constructions qui poussent dans le quartier."

L'immeuble du Septen : effet de serre...

Passée l'entrée, le visiteur tombe nez à nez sur une immense jungle luxuriante, coiffée d'une grande verrière... Sorte d'immense cathédrale de verre, le Septen fait toujours son effet !

Les architectes Claude Parent, René Gimbert et Jacques Vergély ont signé là une architecture originale et fonctionnelle, fondée sur des principes de transparence et de communication. L'immeuble du Septen. (Service études et projets thermiques et nucléaires d'électricité de France), a été inauguré le 10 septembre 1984. Derrière une sobre façade de granit poli, dont l'austérité est renforcée par le quadrillage de métal quienser les fenêtres, les bâtiments s'organisent en quatre plateaux, selon un dispositif spiral de rampes, autour d'un espace central très large. Selon les urbanistes Dominique Bertin et Anne-Sophie Clemençon, *"cet édifice est la réalisation la plus intéressante du Tonkin"*, au moins à l'époque de la rédaction de leur livre Lyon et Villeurbanne, en 1990.

Le Septen - 12-14 avenue Dutriévoz - Attention ! Le Septen ne se visite pas.

Caroline Andrieu et Laurence Guigues, ingénieurs d'études : une respiration

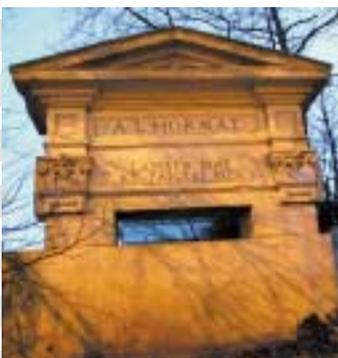
"Les visiteurs qui entrent ici sont toujours impressionnés par l'impression d'immensité, la lumière et les ascenseurs en verre. La serre avec ses plantes géantes est vraiment envoûtante, et il ne manque que les perroquets ! C'est très agréable de travailler dans ce cadre, on a l'impression de respirer et on ne s'en lasse pas".

Le fronton de l'Hormat : "Laissez dire et faites bien"

Rue Jean-Jaurès, une phrase pleine de sagesse ! Unique vestige du pensionnat de L'Hormat fermé en 1968, installé rue Jean Jaurès, aujourd'hui investi par un collège, une résidence de personnes âgées, une crèche et un immeuble. Le pensionnat était le résultat d'un vœu fait, à la Révolution, par l'épouse d'un soyeux lyonnais, propriétaire de ce grand domaine du nom de Harent, de consacrer sa maison à l'éducation de jeunes filles, si son mari, arrêté par les révolutionnaires, lui était rendu. Elle tint parole quand il fut libéré. Le pensionnat fonctionna pendant près de 150 ans et fut exproprié en 1968.



Caroline Andrieu et Laurence Guigues, ingénieurs d'études



Le fronton de l'Hormat, un vestige



Les portes de l'hippodrome





Le parc de l'Europe Jean Monnet / la fontaine des Géants : champ libre!

L'espace central du Tonkin, 18 000 m² de terrains, au cœur du nouveau Tonkin, "dernier champ libre laissé à l'imagination et à l'aménagement dans le quartier du Tonkin, a fait l'objet d'un concours d'artistes pour clore et achever en beauté cet immense chantier de la ville... "

"La sculpture " La Fontaine des Géants" inaugurée le 12 novembre 1984, est située dans la perspective de l'avenue Dutriévoz, au "point focal" principal, elle se voit de loin", selon Dominique Louis. Naissance d'un site urbain, qui cite la présentation par les sculpteurs Anne et Patrick Poirier de leur œuvre inspirée par la mythologie grecque, qui " se compose d'un éboulis de blocs de marbre (marbre blanc de Carrare) organisé comme une sorte d'écroulement chaotique. Mélangés et organisés dans ce chaos apparent, les fragments d'une statuaire géante pulvérisée, elle aussi de marbre... Tombant du ciel et venant se ficher avec violence en divers points de ce chaos de marbre, de grandes flèches de bronze, lourdes et patinées de sombre, signes de la colère des dieux...". "Choisie pour son côté avant-gardiste et non hermétique, la Fontaine des Géants s'inscrit comme un paysage de déséquilibre dans la rigueur des lignes alentour." (Danièle Devinaz, Promenades artistiques au gré de Villeurbanne).

Fontaine des géants

Bernard Tavernier, retraité du bâtiment, "De la place Wilson à la fontaine du Tonkin : tous les jours. C'est ma promenade pour sortir mon chien Filou... A vrai dire, je n'est jamais regardé cette fontaine. Je passe devant et à côté, mais c'est comme si je la voyais pas. Je crois qu'elle est trop triste pour moi... C'est pour l'espace vert que je viens et pour les gens que je croise ici. C'est un point de rencontre pour les gens du quartier".

Danielle Renard, mère de famille,

"J'aime cette fontaine en hiver, lorsqu'il y a des glaçons... Je ne suis pas dans le quartier depuis longtemps mais j'ai mis du temps à savoir ce que voulait dire cette fontaine. Un habitant m'a dit que c'était l'apocalypse, avec toutes ces pierres enchevêtrées, cassées. Le décor est donc une catastrophe mais autour les gens se retrouvent. Ils parlent de tout et de rien, sans se parler vraiment..."

La trace d'un hippodrome...

L'hippodrome de Vincennes faisait référence depuis plusieurs décennies lorsqu' à Villeurbanne, un espace réservé aux manifestations hippiques ouvrit ses portes à un public devenu, au fil des décennies, moins aristocratique... Plus populaire en un mot... Le 9 juin 1867, comme on peut encore le voir sur les piliers de pierre qui précèdent l'entrée de l'école nationale supérieure formant les bibliothécaires (l'Enssib), l'hippodrome du Grand-camp fut inauguré en présence de l'Empereur Napoléon III. A Villeurbanne, boulevard du 11 novembre 1918, se pressaient alors élégantes et amateurs de courses. Aujourd'hui, c'est à vélo ou en rollers que les passants se croisent, à quelques mètres du parc de la Tête d'Or.

17 - 21 boulevard du 11 novembre

Le parc naturel urbain de la Feyssine: laissez-vous vivre...

Un véritable espace de nature en plein ville. Le parc naturel urbain de la Feyssine, récemment aménagé, séduit de plus en plus de promeneurs.

Le parc de la Feyssine s'étend sur 40 hectares, entre le campus de la Doua et les rives du Rhône. Cette ancienne zone de captage, très peu aménagée jusqu'à aujourd'hui, est un véritable "poumon vert" en zone urbaine. En 1999, le cabinet lyonnais de paysagistes-urbanistes, *Ilex*, a été retenu pour aménager le site en parc naturel urbain, un concept novateur. Le projet respecte les qualités naturelles du site, tout en rendant les lieux plus accueillants pour les promeneurs. Seul grand espace vert de la ville, la Feyssine doit rester un espace de liberté et de découverte. Le lieu ne sera pas figé à jamais, l'ambition du paysagiste est de montrer l'évolution du milieu végétal, de laisser se développer la nature dans sa bio-diversité (boisement à caractère alluvial), de laisser vivre "une friche arborée". Dans cette optique, le projet prévoyait notamment une large place réservée aux boisements, la création de cinq prairies distinctes (aux orchidées, aux graminées...) la réhabilitation de la piste cyclable et du chemin de halage piéton, la création d'une promenade hectométrique au milieu des boisements, prolongée en promenade circulaire autour de la peupleraie, la création d'une passerelle de 200 mètres qui traverse le parc jusqu'au fleuve.





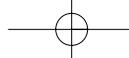
Frédérique Resche-Rigon, la Feyssine, c'est incroyable !

Frédérique Resche-Rigon – responsable des actions éducatives à la Frapna Rhône (Fédération Rhône-Alpes de protection de la nature) : un endroit nature !

"Un endroit de nature avec un fleuve à deux pas du périphérique, ça n'a pas de prix. Des traces de castors, des rossignols, des orchidées... la Feyssine, c'est incroyable ! Et passionnant à plusieurs points de vue : historique, géographique, pédagogique, naturaliste... L'idée d'en faire un parc naturel urbain est très innovante, c'est un enjeu majeur pour Villeurbanne et l'agglomération."

Frédéric et Yasmine, 21 et 22 ans, étudiants et amoureux... de la Feyssine

"C'est pour nous un endroit magique, une respiration. Nous vivons non stop sur le campus, nous n'avons pas de voiture pour aller à la campagne. Frédéric est un sportif, moi je suis chimiste : un mélange parfois explosif surtout quand on vit en Cité U, qu'on mange au Resto U etc... La Feyssine, on peut faire du footing, mais aussi flâner, regarder le fleuve. On traverse de la Doua et on est dans une bulle, hors la ville. Tous les deux nous avons toujours vécu dans des villages, on aime bien certaines ouvertures de la ville, mais nous avons du mal avec le bruit. Nous avons peut-être un regard très romantique sur ce lieu, car c'est ici que l'on s'est rencontré, de façon pas très romantique pour le coup, mais renversante! Frédéric m'est tombé dessus... en vélo ! L'autre jour, on a discuté avec quelqu'un qui travaille sur le parc. Il paraît qu'il y a des orchidées ? J'attends de voir, et ne demande qu'à croire !"



Le terrain des Sœurs: un projet remarquable

Installée sur ce terrain, dans le quartier des Buers, à la fin du 19^e siècle, la communauté religieuse des Sœurs franciscaines s'est longtemps occupée de petites orphelins, puis d'enfants défavorisés. En 1992, les sœurs ont vendu à la Ville une parcelle de 3,8 hectares et fait construire à côté leur maison de retraite. Un projet est en cours pour l'aménagement du terrain des sœurs. Au programme : des logements de types différents, des espaces publics conviviaux, une trame paysagère à l'échelle du quartier. Le terrain des Sœurs devrait être une *"nouvelle référence architecturale et urbaine à Villeurbanne"*.

Sœur Claude, responsable de la congrégation et directrice de la maison de retraite: de la place pour tous

"Nous avons beaucoup rencontré les architectes pour édifier la maison de retraite des franciscaines. Je voulais que cette construction ait du sens, de l'espace. A cette occasion, et grâce - aussi - à mon expérience d'éducatrice, j'ai compris l'importance de l'architecture. Des allées larges, des ouvertures, de la clarté : c'est valable pour la sérénité des Sœurs et je pense que ça l'est autant pour les enfants et les adolescents. Pour l'avenir du terrain des Sœurs, je souhaite qu'il y ait de la place pour chaque tranche d'âge. Espace... de vie !"

La Croix du Luizet : au nom de la loi...

Une croix de pierre de 3 m de haut très symbolique de l'ancienneté du lieu-dit Le Luizet donne l'origine du quartier de Croix-Luizet, (ou Luizet selon les actes, du nom d'une famille de propriétaires du lieu). Cette croix reposait sur un socle et porte sur un écusson l'inscription "L.J. Dollier, 1716".

Une note du curé Charles Lamarche, "curé de Villeurbanne" tirée du registre paroissial de 1714, décrit la cérémonie de la bénédiction du monument, croix de pierre de taille *"sur le chemin de Veaux (sic) à Lyon et de l'église de Villeurbanne aux Brotteaux"*, plantée là par une veuve : Louise Janon, veuve Daller, sans que l'on sache exactement pour quel événement.

Elle fut abattue en 1906 par décision du Conseil Municipal, qui appliquait à la lettre la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat de 1905, débaptisant les rues de leurs noms de saints et supprimant les quelques vestiges religieux subsistant sur la voirie. La croix est actuellement la propriété d'un riverain qui l'a déposée dans son jardin dans le quartier.

Paul Thouverez - habite la maison de la croix et la voit de ses fenêtres...

"Autrefois la croix était sur la place. Au moment de la séparation de l'église et de l'Etat, elle a été flanquée par terre, cassée en deux et vendue avec un tas de pierres. Mon grand-père l'a rachetée, par conviction, à un marbrier qui n'en voulait pas. Depuis elle est dans le jardin de la maison. A la mort de mon père, j'ai dû vendre une partie du terrain, celle où était la croix. Je l'ai déménagée avec des copains, elle était trop lourde et elle est restée par terre malheureusement... Mais l'essentiel est qu'on ait pu la garder."

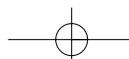
Attention, ne se visite pas !



Sœur Claude, espace de vie !



La Croix du Luizet abattue en 1906





Le giratoire de Patrick Raynaud: l'invitation au voyage

Lisbonne, Athènes, Naples... Tous les chemins mènent partout ! En 1989 et longtemps après, le giratoire de Patrick Raynaud a fait couler beaucoup d'encre et créé nombre de controverses... Rêve, invitation au voyage, il tourne pour certains à vide de sens. Aujourd'hui, il est un repère fort dans la ville, apprécié ou détesté, il ne passe pas inaperçu... surtout si vous cherchez la direction de Vaulx en Velin...

Giratoire de Raynaud - carrefour des Buers, à l'angle des rues du 8 mai 1945 et Proudhon, sur la place Louise Michel.

Le parc du centre : la trace industrielle

La cheminée du parc du centre, trace d'une époque industrielle, a été transformée en œuvre d'art. "Vue de la cheminée" a été réalisée par l'artiste italien Felice Varini. Le souhait de la Ville : marquer le passage à l'an 2000, tout en respectant le passé.

Commencé en 1994, l'aménagement du parc du centre dans la Zac Léon Chomel s'est terminé en 2001. La population a fait connaître son souhait de conserver la cheminée, symbole du passé ouvrier. Ancienne usine de teinturerie appartenant à l'industriel Pierre-Aimé Boissier, l'entreprise fut édifée fin 1924. Elle a été acquise par la Ville qui la démolit en 1994 et aménage le parc. La cheminée a été sauvegardée et restaurée, le parc construit autour d'elle, pour la mettre en valeur et lui redonner sa place dans la vie contemporaine. Le projet de Felice Varini – et sa passerelle métallique qui traverse la cheminée – a été choisi pour sa qualité esthétique propre à franchir les modes et accessible à tous. L'environnement paysager de l'œuvre a également été travaillé par l'artiste : en son centre, recouvert de pelouse, a été planté une quinzaine d'arbres fruitiers.

Thierry Bosc, chef d'entreprise à Grenoble, descendant des Boissier : plaidoyer pour l'art

"Quand j'ai fait mes recherches sur les Boissier, j'ai découvert cette usine en cours de démolition. Dans la famille, elle était presque oubliée. J'ai interrogé les gens sur place et aucun ne connaissait l'activité de l'usine. J'ai pris conscience de l'énorme capacité d'oubli que l'on a tous... Puis cette cheminée "inutile" est devenue un objet d'art, avec cette passerelle qui la traverse. Les deux styles n'ayant rien à voir ensemble à priori. Finalement c'est ça l'art : surprendre, mélanger. Je pense que cela nous aide à mieux comprendre le présent".





Gratte-ciel : le rêve d'une élévation sociale

En 1924, le nouveau maire, Lazare Goujon, médecin socialiste acquis aux idées hygiénistes, entend créer un nouveau centre-ville, transférant celui qui existait alors depuis un siècle sur l'actuelle place Grandclément. Le visage actuel du centre allait voir le jour...

Entre 1926 et 1931, Villeurbanne dresse son Plan d'Aménagement et d'Embellissement imposé par la loi du 14 mars 1919 et acquiert alors 6700 m² entre l'avenue Anatole France et le cours Emile Zola, occupés en partie par les bâtiments de la Compagnie d'Applications Mécaniques. Le financement autonome est prévu par l'une des premières sociétés d'économie mixte, créée par la municipalité : la SVU. (Société Villeurbannaise d'Urbanisme). Le projet fait l'objet d'une décision du conseil municipal le 23 décembre 1929 et comporte la réalisation d'un hôtel de ville, d'un palais du travail, (avec bureau d'hygiène, théâtre, piscine, "université prolétarienne", locaux associatifs et syndicaux) et un nombre indéterminé d'immeubles locatifs.

Il s'agira finalement d'un ensemble immobilier d'environ 1500 appartements équipés de tous les avantages du confort de l'époque : ascenseurs, vide-ordures (avec usine d'incinération des ordures ménagères produisant aussi le chauffage urbain, située derrière les Gratte-ciel, rue Paul Verlaine), chauffage central, cuisines électriques, eau chaude et balcons.

Le projet architectural des Gratte-ciel est celui de Mōrice Leroux, qui a déjà réalisé, trois ans auparavant, le Palais du Travail, sous la férule de Tony Garnier : constructions en redents pour s'opposer aux immeubles sur cour insalubres, vastes coursives intérieures pour circuler à l'abri des intempéries et établir des relations de voisinage et d'entraide, immeubles à gradins et balcons. La technique de construction utilisant une charpente métallique avec remplissage de briques creuses, enduites de ciment vibré, est novatrice pour l'époque.

L'ensemble architectural -1400 logements- avec l'hôtel de ville, fortement médiatisé, sort de terre au printemps 1932 et sera inauguré en juin 1934. Il faudra attendre l'après-guerre pour que s'installent les commerces en rez-de-chaussée et la vie qu'ils génèrent.

Quand deux musiciens grattent le ciel...

Raf, 20 ans, un « Loozers gagnant », compose, joue du synthé, enfant de Lazare Goujon...

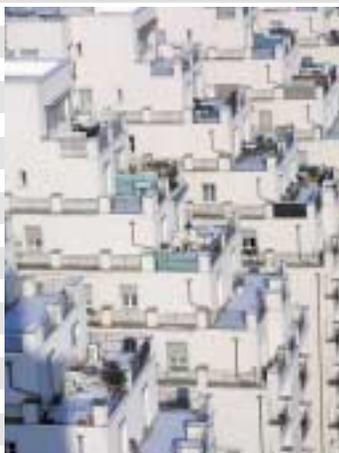
“Les Gratte-ciel, ce que ça m'évoque? C'est moderne ! C'est contemporain ! Et puis on se sent chez nous, à l'aise en sécurité. Les jeunes, ici, on ne se sent pas agressés. Les Gratte-ciel, c'est tout le monde qui se connaît, au moins de vue, qui se reconnaît, qui discute. C'est la rencontre aujourd'hui avec Gérard, je l'écoute souvent au marché ou sur l'avenue Henri Barbusse, j'adore l'accordéon, c'est pas ringard, c'est moderne, comme les Gratte-ciel. J'ai pris des cours à l'Ecole de musique et depuis, je pianote tout seul sur mon synthé. Avec toute l'équipe des “Loozers”, Buzz, Ya, Jya et Libann-style, on est inséparable depuis le collège, on est tout le temps “sur” les Gratte-ciel. On se pose “sur” Lazare Goujon, on a notre banc sur la place, le troisième sous l'arbre. On a gagné les masters de la vidéo en filmant tout ce quartier, c'est un porte-bonheur. D'ailleurs on s'était dit, “avec toutes nos conneries, on va bien finir dans Viva...””

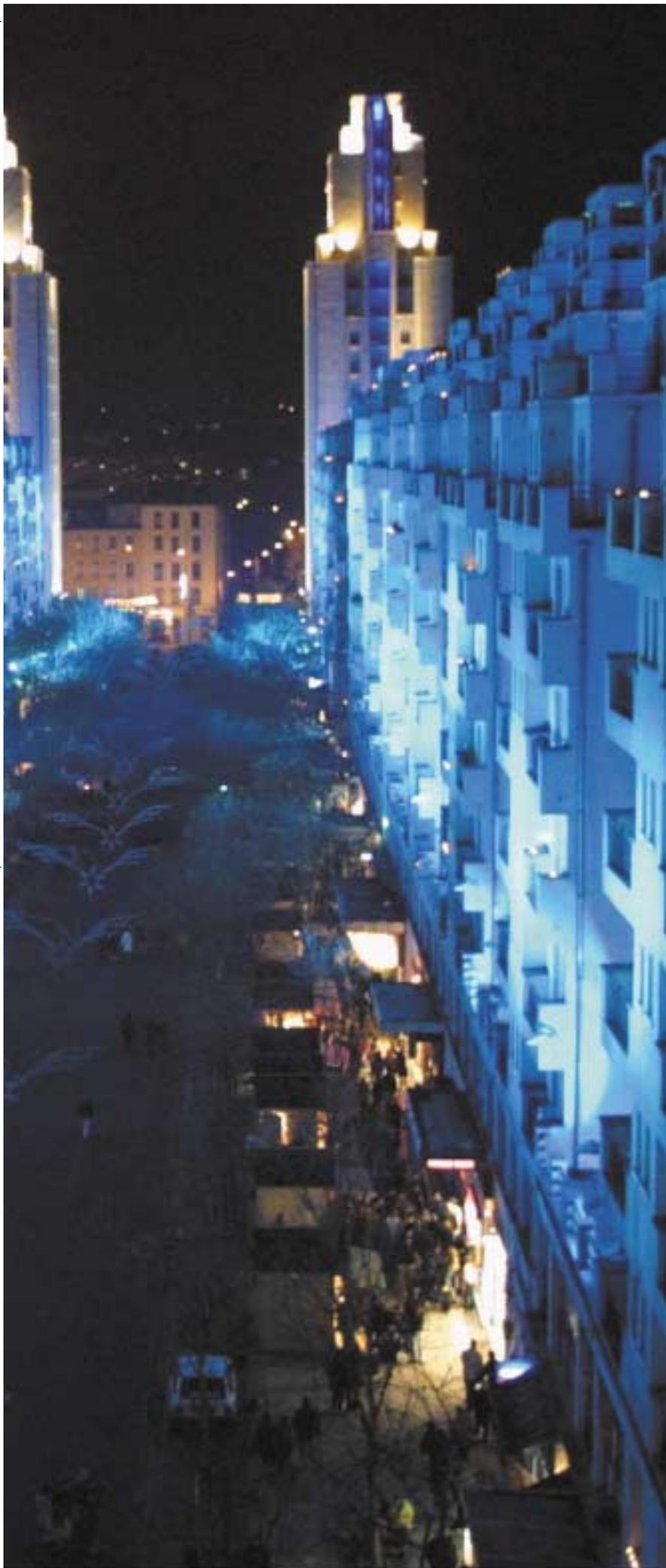
Gérard Vaillant, 55 ans, musicien des rues, habitué de l'avenue et du marché: que des bonnes notes !

“Mon rêve ? Habiter les Gratte-ciel, j'ai adopté Villeurbanne, et Villeurbanne m'a adopté. Particulièrement dans ce quartier, on sent une chaleur, une émotion liée aussi à l'architecture. Les passants, les magasins, on se rencontre, on discute. Les gosses ici s'arrêtent, et s'émerveillent. Ils ouvrent des yeux comme des soucoupes et me regardent comme un extra-terrestre quand je joue du bandonéon ; l'autre jour, deux petits n'avaient pas de sous à mettre dans ma vieille caisse toute déglinguée qui me suit partout... alors, ils m'ont donné une bille chacun. Moi je ne donne que des bonnes notes, en valse et en tangos. Le merveilleux aux Gratte-ciel, c'est aussi ce miracle! ».



Raphaël et Gérard Vaillant : un rêve





Votre regard

Une devanture de magasin, la façade d'un café, une vieille enseigne, une rue... Tout le monde a près de chez lui un endroit familier, un petit morceau de ville qui a son charme. N'hésitez pas à nous écrire, à nous indiquer l'adresse de "votre" site remarquable" avec une photo si vous le souhaitez. Viva publiera ces images, insolites, tendres, drôles, désuètes... Des images vues d'un autre œil...

Villeurbanne : grande et petite histoire Bibliographie (non exhaustive)

Villeurbanne historique et biographique
J.Perrier
Association typographique lyonnaise 1928

**Naissance et métamorphose
d'une banlieue ouvrière**
Marc Bonneville
Presses universitaires de Lyon 1978

**Le socialisme municipal
Villeurbanne 1880-1982**
Bernard Meuret
Presses universitaires de Lyon 1982

Villeurbanne autrefois
Danielle Devinaz et Bernard Jadot
Éditions Horvath 1988

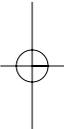
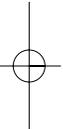
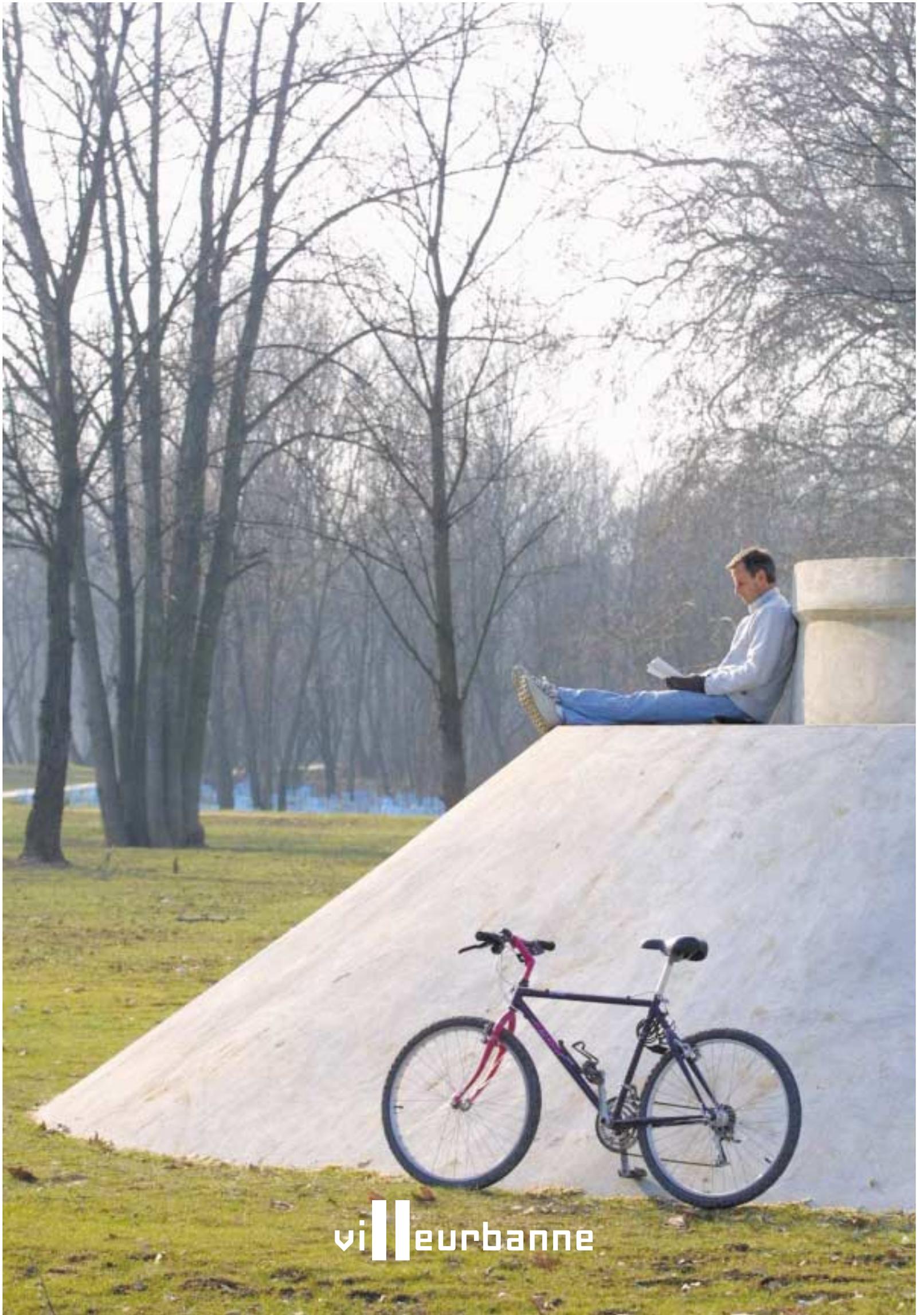
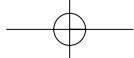
Villeurbanne entre le Dauphin et le Lion
Danielle Devinaz et Bernard Jadot
Éditions Xavier Lejeune 1988

**Villeurbanne 27^{ème} ville de France
Histoires des rues, histoire des noms**
Bruno Permezel
(avec la collaboration de Marcel Avet)
Éditions BGA Bruno Permezel

Villeurbanne, telle quelle
Rédaction Cités Plume
Édition ville de Villeurbanne - Septembre 1999

**MAXI VIVA
SUPPLÉMENT DE VIVA VILLEURBANNE :**
place Lazare Goujon, 69100 Villeurbanne
Tél. : 04 78 03 67 33.
Directeur de la publication :
Jean-Paul Bret

Réalisation : Service communication
Direction : Marie Caballero
Rédaction en chef : Mariette Grande
Rédaction : Marianne Gastaldi et Laurence Salignat
Photographies : Gilles Michallet, Mathias Lamy
Secrétariat de rédaction : Dominique Barthollet
Conception graphique et réalisation : un+un multimedia
Impression : Offset Languedoc
Tirage : 70 000 exemplaires.
Toute reproduction interdite.
N° ISSN : 0994-7124
Site internet : www.mairie-villeurbanne.fr



vi || eurbanne

